

—Une lettre peut s'égarer... voyez la vôtre... l'ai-je jamais reçue ?...

Ce raisonnement parut tranquilliser Sulpice qui, au bout d'un moment, murmura :

—Tu as peut-être raison...

Et reprenant son récit :

—Alors, quand elle a été partie, il s'est fait autour de moi un grand vide... j'ai pris la caserne en horreur; les mioches m'énervaient, me tapaient sur les nerfs... J'ai senti qu'en restant là-bas, je m'en irais par petits morceaux... et, comme y avait un régiment de la légion qui faisait les sacs pour ici... j'ai demandé à en être.

Puis, ressaisi par son angoisse :

—Ah ! ma pauvre vieille !... balbutia-t-il, la voix étranglée...

Emu de cette grosse douleur, Pierre tenta de le reconforter.

—Ecoutez donc, pourquoi vous désoler, M. Fabian doit être à Suberbiéville, car il ne quitte pas l'état-major auquel il fournit des renseignements; demain on le verra et il vous donnera des nouvelles...

Ces paroles rassérénèrent un peu Sulpice dont les idées prirent un autre cours.

—Si tu savais quel coup ça m'a donné ce matin, quand je t'ai vu là, devant moi !... Ça été comme une bouffée d'orgueil, qui m'est montée à la tête... J'aurais voulu que toute la colonne fût là pour pouvoir lui crier : "Voyez-vous... ce petit-là, c'est moi qui l'ai élevé... c'est moi qui en ai fait un soldat, un officier qui n'a pas froid aux yeux", et tandis que le clairon sonnait... j'avais des larmes plein les yeux de te voir comme ça à côté du drapeau que tu avais planté...

Il était emballé, le brave Sulpice, et Pierre, tout ému, le regardait avec attendrissement.

Là, là, papa Sulpice, fit-il, tentant de tourner la chose en plaisanterie, voilà-t-il pas une affaire !... Comme s'il n'était pas tout naturel que je l'aime, moi aussi, ce drapeau dont vous m'avez tant parlé, quand j'étais gamin...

Et riant, il ajouta :

Il ferait beau voir qu'un enfant de troupe du 13^{me} ne fût pas toujours au premier rang ?...

Le sergent se caressait les moustaches d'un air perplexe.

—Ah ça !... mais... dit-il au bout d'un instant... il y a une chose que je ne m'explique pas... ce matin, c'était bien une section de chasseurs que tu commandais ?... Te voilà donc "vitrier", à présent ?...

—Non, seulement j'ai accompagné depuis Meaventana un convoi de ravitaillement avec une demi-compagnie de tirailleurs... Alors, curieux de voir ce qui allait se passer, j'ai marché ce matin jusqu'à ce que j'atteigne les premières lignes... Une fois là, je me suis emballé lorsqu'on a sonné la charge et j'ai couru devant moi, comme un fou... voilà.

Il avait raconté cela tout naturellement, sans emphase, comme s'il eût parlé de la chose la plus simple du monde.

Comme il étouffait un bâillement, Sulpice se leva.

—Mais je suis là à bavarder et il est tard ; je vais regagner ma compagnie.

—Je vous accompagne.

Et ils s'en allèrent tous les deux, bras dessus, bras dessous, le sergent se rengorgeant et bombant la poitrine comme si tout le monde l'eût pu voir passer en compagnie de son cher lieutenant; malheureusement, tout le monde dormait, et le silence n'était troublé que par le pas lourd et rythmé des patrouilles.

Comme ils allaient se séparer, s'étant donné rendez-vous pour le lendemain, la porte d'une maison européenne s'ouvrit et, sur le seuil, éclairés par une lampe, parurent deux hommes, l'un les manches toutes galonnées d'or, l'autre vêtu en civil.

Le dernier, prenant congé de l'autre, dit ces mots :

—Voilà, mon colonel, tout ce que je puis vous dire sur Tsarassatra; vous y pourrez très facilement installer une grand'garde sans craindre que l'ennemi vous inquiète. Il ne reviendra certainement pas d'Andriba, où il s'est réfugié, pour récolter des coups de feu... Je crois que la leçon de ce matin lui aura profité...

Et, ayant salué, le civil tourna les talons, la porte une fois fermée, pour se trouver nez à nez avec Pierre et Sulpice.

Du premier coup d'œil, il reconnut ce dernier et il fit un pas en arrière, tandis que la stupéfaction peinte sur son visage se mêlait d'une sorte de mécontentement.

—Le sergent Fleuret ! s'exclama-t-il presque aussitôt en tendant les mains dans un geste amical, en voilà une rencontre !

—Et ma femme, monsieur Fabian ?... Aménaïde ?

—Vous n'en avez pas de nouvelles ? demanda Fabian, avec une sorte d'hésitation en regardant Pierre.

Celui-ci se méprit sur le sens de ce regard.

—Ce pauvre ami se fait sauter la tête, parce lui ayant conté que je vous avais trouvé ici, je n'ai pu lui dire que vous m'aviez parlé de sa femme.

—Je vais vous expliquer...

Mais le jeune homme lui coupa la parole.

—Avant que vous parliez, laissez-moi vous dire si je n'ai pas deviné la vérité; Mme Fleuret, à peine partie, aura regretté Constantine et le 13^e, et vous aura faussé compagnie, en route, pour retourner là-bas où elle sera arrivée après le départ du sergent; est-ce ça ?

Une flamme singulière brilla dans les prunelles de Fabian dont un rictus crispa les lèvres et il murmura :

—C'est cela... C'est bien cela...

Sulpice poussa un gros soupir et secouant avec énergie les mains du personnage.

—Ouf !... me voilà un fameux poids de moins sur la conscience !... C'est que, voyez-vous, je craignais de voir dans votre silence l'indice d'un malheur...

L'autre haussa les épaules.

—Mais non; quel malheur ?... seulement je ne pouvais pas donner des nouvelles de votre femme au lieutenant, puisqu'elle nous a quittés à Suez.

Puis, s'éloignant un peu brusquement.

—Vous m'excusez... mais je suis brisé et je vais tâcher de dormir un peu... à demain, n'est-ce pas, et bonne nuit ?

*On se sépara et chacun s'en alla de son côté.

Le lendemain, il était onze heures, et Pierre s'appêtait à gagner la grande tente où était installée la popote des officiers, lorsqu'il vit arriver Sulpice tout essouffé.

—Tiens !... lis, fit-il laconiquement en tendant au jeune homme une enveloppe, couvertes de timbres étrangers et maculée par les cachets de la poste : elle portait comme souscription "Monsieur Sulpice Fleuret, sergent au 13^e zouaves, à Constantine, Algérie". Et, à la place de ces mots qu'un trait de plume avait biffés, d'une autre main étaient écrits ceux-ci : "sergent à la légion étrangère, corps expéditionnaire de Madagascar".

C'était une lettre de Mme Fleuret, datée de Vonibohitra : c'était là que se trouvait le point principal de la concession dans laquelle était intéressé M. Fabian : c'était là qu'elle vivait tant bien que mal; plutôt mal que bien, depuis quatre mois; comme elle écrivait difficilement, elle donnait peu de détails sur son existence, se contentant de dire que la cantine rapportait gros et qu'on trouvait des cailloux d'or qui faisaient fort bien dans la tirelire...

Les deux hommes se regardèrent ayant le pressentiment d'un malheur. Pourquoi Fabian n'avait-il pas parlé à Pierre de maman Naïde ? pourquoi la veille au soir, avait-il menti en disant qu'elle l'avait quitté à Port-Saïd, alors qu'en réalité, elle était avec lui, à Madagascar, depuis cinq mois ?

Sans se rien dire, ils se précipitèrent par les rues, s'enquérant du logis qui avait été affecté à M. Fabian; quand ils y arrivèrent, l'ordonnance d'un officier, logeant à côté, leur apprit que M. Fabian était parti avec ses porteurs, à pointe d'aube.

XI — BONNE PRÉCAUTION

La rencontre par M. Fabian d'un homme qu'il supposait à plusieurs milliers de kilomètres de lui, avait produit, durant la première seconde, le même effet qu'un coup de massue lui tombant tout à coup sur le crâne; même, il n'avait pas été éloigné de douter du témoignage de ses yeux, ne pouvant croire que cette silhouette, soudainement sortie de l'ombre, fût bien celle de Sulpice Fleuret.

Cependant, presque aussitôt, il avait repris possession de lui-même et, avec cette extraordinaire force de volonté qui était la caractéristique de sa nature, il avait réussi à faire bonne contenance.

Les quelques mots qu'il avait échangés avec le sergent et son compagnon, l'avaient été d'une voix nette, ferme, sans qu'aucun tremblement trahit le trouble de son âme; seulement quand, inconsciemment, l'autre lui avait appris qu'il n'avait encore reçu aucune nouvelle de la cantinière, il n'avait pu s'empêcher de pousser un petit soupir de satisfaction: de la sorte, il avait devant lui quelques heures pour se retourner et prendre les mesures de précautions que lui demandaient les circonstances.

Durant quelques secondes, il avait tremblé et une sueur froide avait emperlé son front: si, connaissant la présence à Madagascar de Mme Fleuret, son mari lui avait demandé pourquoi il n'en avait pas soufflé mot à Pierre Ladret, quelques jours auparavant, pourquoi à l'instant même il venait de répondre négativement à la question qu'il lui posait ?

Il eut été fort embarrassé de donner quelque explication satisfaisante et peut-être son embarras lui eût-il causé des désagréments: depuis quelques jours, il sentait autour de lui une atmosphère peu sympathique, non pas qu'on n'eût pour lui les égards et la politesse des premiers jours. Mais l'attitude des officiers d'état-major avec lesquels il était en rapport lui paraissait un peu plus raide, le ton un peu plus sec, en même temps que le langage du commandant de